

Le Voyageur
des Bois d'en Haut

Jean-Guy Soumy

Le Voyageur des Bois d'en Haut



© Presses de la Cité, un département de Place des éditeurs, 2019.

© À vue d'œil, 2020, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0382-6

ISSN : 2555-2848

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

Pour Françoise et Olivier V.

LES LYONNAIS

L'aube découvre les marcheurs au milieu des bruyères. Ils sont une dizaine, tous des Bois d'en Haut ou de Gentioux. Muets, en file indienne, un solide bâton à la main. Et tout ce qu'ils possèdent tient dans un sac accroché à leur dos.

Ils vont depuis deux heures à peine et Camille est déjà perdu. Plus rien ne lui est familier. Ni les pierres, ni les arbres, pas même le ciel. Bouleversé, il songe à sa mère qu'il vient de quitter. À la ferme où il ne dormira pas ce soir. À son chien qui l'attendra en haut du chemin.

Le sentier suit une ligne de crête ouverte aux vents d'ouest et ponctuée de bergeries abandonnées. Les hommes passent, sans la regarder, devant une croix couverte de mousse, fichée au

sommet d'une roche plus vieille que Dieu. Et puis la voie s'alanguit. Hésite. Pour finalement s'engager dans une combe au fond de laquelle bouillonne un torrent.

On m'appelle Camille. Mais ma mère dit Jean. Jean, c'était le prénom qu'elle avait choisi. Quand mon père est allé déclarer ma naissance à Gentioux, il a promis de faire écrire Jean sur le registre. Lorsqu'il est revenu, le lendemain matin après une nuit dans les cafés, il a dit en me désignant :

— Ce sera Camille.

Ma mère a pleuré. Ce sont les premières larmes qu'elle a versées à cause de moi.

Moi aussi, ces deux prénoms me font souffrir. Ils me fendent comme un coin. Je suis l'un et l'autre, aucun des deux complètement. Et il m'arrive de me demander, selon la manière dont

on me nomme, ce qu'on attend de moi.

Cela fait quatre ans que mon père, Pierre Neuvialle, est mort à Lyon. Depuis, ma mère travaille sans relâche notre ferme trop petite pour nous nourrir. Au cours de l'hiver 58, tout semblait perdu. Nous avons vendu nos bêtes. Ma mère était sur le point d'hypothéquer notre terre. La mort dans l'âme, elle a demandé l'aide de son frère. Gerbeau a fini par prêter un peu d'argent que nous lui devons toujours.

Je n'oublierai jamais ce petit matin, lorsque, au moment de partir pour Lyon, je me suis serré dans les bras de ma mère. Dans la cour, Gerbeau et les autres attendaient en silence. Il faisait encore nuit. Le chien était à

nos pieds. Nous avons une journée de marche avant d'atteindre Pontaumur où nous devons faire étape. Ma mère m'a doucement repoussé par les épaules, m'obligeant à me détacher d'elle. Nous nous sommes regardés comme si nous allions être séparés pour toujours. J'ai dû m'accrocher à l'idée que j'étais un homme pour ne pas fondre en larmes. Mais est-on vraiment un homme à seize ans ?

C'est moi, pourtant, qui depuis un an insistais pour limousiner¹. Nous le savions bien tous les deux qu'il n'y avait pas d'autre solution pour rembourser nos dettes. Pendant des mois, ma mère

1. Migration saisonnière de paysans, essentiellement creusois, s'employant comme maçons un peu partout en France. L'haussmannisation des grandes villes au XIX^e siècle a marqué l'apogée de ce phénomène migratoire.

s'est opposée à mon départ. Et puis le printemps, tout de pluie et de gel mêlés, a ruiné nos semailles. C'est la misère qui l'a fait céder.

Elle qui, si souvent, avait répété aux voisins : « Jean n'ira pas travailler à Lyon. Je ne me le laisserai pas voler comme Pierre. »

Ma mère pense que la mort est une voleuse.

À la sortie de Pontaumur, le temps vire au froid. Au pied du col de la Moréno les marcheurs luttent contre un vent violent qui balaye la montagne. Des giboulées de cristaux glacés lacèrent les visages, détrempe les vestes. La lumière cède à une obscurité laiteuse. Seul le cadencement des bâtons et des brodequins heurtant les cailloux les rattache au sentiment d'exister.

Dans l'après-midi, ils arrivent sur les hauteurs qui dominant Clermont-Ferrand. Il fait soleil. Camille n'en croit pas ses yeux. Une ville immense, comme il n'en a jamais imaginé, s'étale dans la plaine au pied des volcans. Tel un oiseau dans le ciel, il peut en voir les détails, la place Jaude, les flèches noires

de Notre-Dame-de-l'Assomption, le
maillage des ruelles...

Cette nuit-là, ils dorment dans une
auberge perdue dans les faubourgs.